

I. Note (nécessaire) de l'autrice

Le roman comporte trois parties qui se répondent : d'abord deux fictions, l'autobiographie d'un végétal rosier marin, entrecoupée des commentaires d'une mammifère, une ratte.

La troisième partie relève de la réalité la plus concrète : il s'agit d'extraits du *Journal intime*, inédit à ce jour, de ma grand-mère, la romancière Marie-Thérèse Bodart (1909-1981) dont on vient récemment de rééditer en Belgique les cinq romans et l'une des pièces de théâtre.

« Thérèse » est une femme étonnante : belle, volontaire, sensible, passionnée et même volcanique, cultivée, excellente épouse (d'un écrivain) ainsi que mère généreuse (d'une écrivaine), intellectuelle curieuse de tout, professeure d'histoire, amoureuse de la nature, et je l'ai dit : romancière, essayiste, journaliste, et dramaturge.

Elle a tenu un *Journal intime* durant presque cinquante ans, des années 1926 à 1975, de ses 16 à ses 64 ans. Dans ce journal, elle parle de tout : amour, enfants, famille, amis, guerres, politique, société du futur, nature, écriture et lectures, mais aussi beaucoup de réflexions sur son monde intérieur – on dirait aujourd'hui sa psychologie mais ce terme restreint les choses...

Et la vie comme les pensées de « Thérèse » sont éternelles, elles nous concernent tous et toutes, et sont

décrites dans le journal avec vigueur et simplicité, qu'il s'agisse d'épisodes de bonheur, de faiblesse ou de souffrance.

Le *Journal intime* compte 25 cahiers et presque 4.000 pages. On en lira ici quelques passages : pour une bonne compréhension des épisodes évoqués, il est dès lors nécessaire que je résume rapidement la vie de ma grand-mère.

Marie-Thérèse Guillaume naît dans une famille bourgeoise où l'on parle peu. Son père est athée, et directeur de la prison de Mons (où Verlaine a purgé sa peine), sa mère est morte en couches quand « Thérèse » avait deux ans. Du côté maternel, elle descend d'un général de l'Empire napoléonien, Jean-François Jacqueminot, qui repose au Panthéon à Paris, qui était une tête brûlée, qui a donné son nom à une rose, et qui a déterminé semble-t-il le goût de Marie-Thérèse pour l'histoire. Celle-ci écrit dans le Journal que « tous les Jacqueminot sont des écorchés-vifs ».

Elle rencontre Roger Bodart (1910-1973) à l'université libre de Bruxelles (U.L.B.) et ils se marient en 1934. Ils vivent d'abord à Liège, où Roger est avocat, puis à Bruxelles.

Marie-Thérèse Bodart publie son premier roman à Paris, chez l'éditeur Corrèa (ancêtre de Buchet-Chastel) en 1938 : *Les Roseaux noirs*, une histoire d'adultère et d'inceste, reçoit les éloges des presses belge et française, est sélectionné parmi les finalistes du prix Femina, mais fait scandale dans la petite ville de province, à Verviers, où Marie-Thérèse enseigne l'histoire à des jeunes filles. Elle est exclue de son école.

Le couple Bodart vient habiter Bruxelles, où Roger Bodart deviendra directeur du Service des Lettres au ministère de la Culture, journaliste au quotidien *Le Soir*, ainsi qu'académicien. Roger Bodart (dont on vient aussi de rééditer presque toute l'œuvre en 2021), est encore essayiste et poète ; il a notamment publié des recueils aux Editions Seghers à Paris. Durant la Seconde guerre mondiale, Roger était inspecteur des bibliothèques, et Marie-Thérèse professeure au Lycée d'Ixelles, à Bruxelles.

La fille du couple Bodart, Anne, publie en 1955, chez l'éditeur Plon, un premier livre à l'âge de 15 ans, intitulé *La Fourmi a fait le coup*, qui sera traduit en anglais par Alice Toklas (la compagne de Gertrude Stein) et édité à Boston puis à Londres. « Anne » se marie en 1961 avec Hugo Richter (1936-1980) et deviendra autrice sous le nom d'Anne Richter (1939-2019). Anne, c'est bien sûr ma mère.

Ah, j'oubliais... Marie-Thérèse Bodart remarque à plusieurs reprises dans son Journal, que tous ses romans portent des titres de végétaux (ce devait être aussi le cas des deux derniers romans mais l'éditeur a choisi d'autres titres). De son côté, Anne Richter développe dans ses nouvelles (elle en a écrit une soixantaine) et dans son essai *Le Fantastique féminin, un art sauvage* (dernière réédition L'Age d'Homme, 2012), une affinité subtile avec le « règne vert » : une de ses fictions raconte par exemple *Un sommeil de plante*.

Le Journal intime s'arrête en 1975. La romancière a consacré les dernières années de sa vie à l'édition de deux recueils posthumes de son mari Roger Bo-

dart, décédé en 1973. Marie-Thérèse Bodart est morte d'une crise cardiaque le 11 août 1981.

Avec de telles ancêtres, je me voyais prédestinée à rédiger l'autobiographie d'une rose...

Florence Richter
Bruxelles, été 2022

II. Prélude, il y a la ratte

Mon ventre est gonflé, pourquoi ? Je traîne la patte en longeant le mur, mon pelage se confond avec la paroi que je renifle et je trotte jusqu'à l'eau. Moi-Barbue-la-ratte me détourne pour observer Rose-le-rosier mais je reprends vite mon chemin. Rose fait toujours le même rêve : qu'elle ne peut pas m'aider, elle est fixe et je suis mobile, je meurs d'ennui. Mes excréments lui sont par contre une source d'azote et joyeuse nourriture.

Cœur enflammé, j'ai le cœur enflammé, je crève de solitude, je couine, gronde, farfouille et trotte partout. Il n'y a personne. Le liquide se disperse à mon passage. Chaleurs, orages et tempêtes se succèdent. On n'entend plus les cris des hommes. Souvent l'air scintille sous le soleil et le soir se perd dans les eaux sombres. Quand la tempête se déchaîne, de monstrueux éclairs criblent le ciel avec une rage féroce. Je m'abrite alors dans un trou formé par le mur écroulé, et j'attends. J'attends que notre étang redevienne limpide et doux, que le soleil tourne à nouveau ses rayons vers moi.

III. Je suis Rose, folle et sage, voici mon poème de l'hécatombe

Il poursuit le pigeon affolé, s'élançait et saute, ses crocs se plantent avec délice dans la nuque du volatile. Tous deux basculent et s'étalent dans le coin obscur tandis que la lune éclaire la scène de son reflet.

Le dos de l'animal est déjà roux, hérissé de longs poils flamboyants, mais le reste du corps trahit le renardeau : petite taille, déambulation maladroite, jappement aigu, duvet sur les oreilles et dans la fourrure. Il mâchouille un morceau de sa proie, s'abreuve d'une lampée d'eau dans une flaque, s'assied et se gratte vigoureusement le ventre puis s'immobilise enfin. Il hésite un instant et fonce sur l'armoire de bois écroulée cette nuit sur le mur. Sans succès.

Les jours ont passé, une odeur de thym sauvage domine l'angle du mur où dort l'animal. Voilà cinq nuits que le renardeau est tombé dans cette fosse improvisée en poursuivant l'oiseau qu'il a croqué et dont il ne reste rien. Ce matin, la ratte a repéré le renardeau et l'a dévoré : ils ont roulé en masses rouge et grise, mais le petit a bien disparu dans l'estomac de la ratte. Moi-Rose, de douleur, j'en ai perdu toutes mes épines, c'était l'effet d'un torrent me traversant l'âme végétale.

*

L'âme est ingénue, légère, soyeuse et dorée : je l'ai senti après le décès de ma mère... Où se cache le souvenir : moi-Rose-rosier-marin, suis-je bien la fille d'Anne-très-humaine ? Ah le souvenir s'échappe ! Le décès de ma mère, c'est cela. A la seconde même de son départ, l'atmosphère a changé autour de moi, une image me revient, celle d'une enfant rieuse et malicieuse, la gamine joue à la balle dans un jardin de fleurs cuivrées. Très puissante impression qui emplit toute la pièce. J'entends son rire éclatant, je l'entends ! Je sens la petite âme de ma-mère-humaine s'envoler et se fixer dans les feuilles du châtaignier aux contours émeraude. Plus tard, l'arbre perdant sa verdure, l'esprit maternel pénètre la terre, la mutation s'accélère, l'énergie se répand. La terre-mère. Au printemps suivant, l'âme de ma mère imprègne tout le sol : le sable et les racines des fleurs. En définitive, l'esprit maternel rejoint le terrier où la renarde mettra bientôt bas. Ce n'est plus la vieille dame qui m'enseignait une dernière leçon : quand on s'aime, il faut se voir avant de mourir, danser ensemble dans le jardin public à Tervuren. Là, elle écrivait jadis ses contes, assise le long du grand canal. La vieille femme a cueilli des pâquerettes, couru derrière les oies, et s'est blottie contre l'épaule de sa fille sur un banc au soleil. Ou bien elle enlaçait le tronc d'un arbre – le hêtre pourpre dressé comme un génie tutélaire.

Elle disait : il faut toujours garder l'espoir, promets-le, ma fille, garder l'espoir.

Une mère, belle, intelligente, douce et combattive, peu bavarde, rieuse, que sa propre mère nommait

« petit renard »... au regard vif, curieux et fureteur...
mon petit renard...

*

Le monde va mal, je vais bien.
« Libération de toute chose.
De soi. De l'autre. Explosion pour renaître »
La première cause ? Prendre la pose ?
Personne ne l'ose.
Pourtant qui cogne à la fenêtre ?

Moi-Rose, rosier-marin,
J'ai pour ami ce poisson-l'-artiste
Voilà mon cousin,
Qui construit des mandalas dans le sable, rien d'un
fumiste !
De lui surgit les lignes pures,
Enchevêtrées, le songe.
J'ai pour ami le cerisier du sentier dur :
En fleurs, mirage, une éponge ?

J'ai pour amies les simples pâquerettes
Qui matin et soir s'ouvrent et se ferment
Comme un sexe, une porte, une gueule de bête.
Audacieuses fleurs et femmes.
J'ai pour amie la mésange bleue
Qui récolte des touffes de poil comme elle veut,
Sur le pelage du vieux chien :
Elle fait son nid dans tout ce va-et-vient.
J'ai pour amis les pigeons multicolores,

Et les senteurs humides,
Le renardeau qui dort,
Et mes larmes folles ou cupides.
J'ai pour ami le kakapo, ce hibou-perroquet,
Têtu, fantasque, espiègle, tout gris,
Qui ne vole pas
Mais glousse des hou-hou,
Des sons graves et lents
Au rythme du cœur,
Car de la femelle le mâle dépend,
Vit dans les arbres-sœurs.

Moi-Rose-rosier-marin, je chuchote
À ma mère la nuit des paroles tendres.
Rosier-marin, comme une sottie
Je suinte ou pleure, à pierre fendre.

*

Certains êtres intuitifs voyagent « de l'autre côté »,
au-delà de la vie opaque et matérielle. Ils voient des
choses... des canevas, des structures essentielles, des
formes. Les arbres et les plantes et les animaux mo-
biles, nus et luisants sous la pluie fine. Qui tournent
dans le vent, baignés par la lumière du soleil naissant.
Tout ce qui se fait, tout est danse et tourbillon. La
vérité est dans le rêve.

*

Raconter la chose...
Encore, si je l'ose ?
Je suis Rose
Pas toujours rosier-marin :
Des souvenirs humains
Quelque chose ?

Moi-Rose-rosier-marin
Suis comme Hécate
Destruction, construction, chatte
Brave et lâche, esprit malin.
Voici l'épopée d'hécatombe
La mort en marche
Comment tout sauvé par la bombe ?
Fin des Homo sapiens, des patriarches.
La vie sur la planète se poursuit
Fin des Homo sapiens
Explosion de vie
Fin bénie des Sapiens.

Je suis Rose
Je vais raconter la chose !
Tout sur la cause.
Quant à moi, je l'ose.

Enfin je me réveille telle qu'en moi-même : Rose-rosier-marin. Je sens des grosses gouttes sonores, houleuses et magiques, tombées là, c'est sûr, pour chatouiller mes pétales. Je sens le vent, un souffle frêle quoique tenace, infiltrer mes épines. Mes ra-

cines se fixent aux roches mêlées de glaise, au bord de l'océan, quand se rencontrent liquides salé et tempéré – eux l'appelaient l'eau douce.

« Eux » ? Ce sont les humains. En cette année « 2070 », ils ont tous disparu... pour le bonheur des bactéries mes sœurs, des algues mes sœurs, des lichens mes frères, des éponges, des vers, des insectes rampants et volants, des fougères... Tout qui se meut autour de moi-rosier-marin.

Parfois je rêve, j'ai des songes très humains : pourquoi ?

« Humain » ? Animal très carnassier, disparu voici quelques centaines d'années, ou déjà un millénaire ? Le temps passe, laissez-moi dormir d'un sommeil de plante...

*

On ne sait pas si je descends
D'une rose ou d'un général d'armée.
Vraiment ! Bien, on m'entend ?
Mais ma nature est passionnée.
Raconter la chose.
A moins que je ne l'ose ?
Je m'appelle Rose
Que je dise la pose ?
Rosier-marin je suis.
Demain je parlerai. Ici je ne puis.

Et le sexe alors ?
Celui des fleurs ambiguës ?

Ailleurs j'ai vomi du cul dès l'abord
Comme la plante la cigüe.
Suffit ! Je suis Rose
Pas toujours rosier-marin
Des souvenirs humains
Parfois s'imposent.
Raconter la chose,
Vraiment je ne l'ose.

*

Sous le signe des oiseaux,
Je dévoile les becs rageurs,
Les ailes en poignards
Et les griffes rapaces,
Mais encore les chants sacrés,
Les plumes fauves et les glorieux envols.
Moi-rosier-marin,
Fille d'humaine-à-renardeau,
Fille encore d'humain-comme-oiseau.
Oui mon père quant à lui oiseau est devenu.
Pigeon-ramier sur le balcon
Assis dans la jardinière,
Prince à l'œil rond sur son trône.
Ou bébé-merle,
Trouvé au bord d'une route,
À l'œil tout jaune
Et au cri fort qui revendique.
Ou Moro-sphinx :
Papillon qui ressemble au colibri,
Velu, fuselé, gris aux ailes orangées.

Mes grands-parents quant à eux
Sont deux abeilles noires solitaires
De rondes et bénéfiques abeilles
Creusant des nids au ras du sol sablé
Entre les dalles brisées.
Elles volettent et butinent
Quelques fleurs odorantes
Entre les rayons savants du soleil.

Les souvenirs me fouillent le fonds des entrailles.
La mémoire au goût calcaire,
Sucrée, douce-amère...
La mémoire hurle en moi,
Mugit comme une bête,
Souffle comme un homme,
S'endort comme une plante.
Je m'enracine, végétal triomphe,
Je suis Rose-rosier-marin.
Je patauge au lieu-dit-ancien
Mont-des-Arts-à-Bruxelles.
Eau saumâtre, cadavres exqu coastés,
De grenouilles en décomposition,
De feuillages pourris
En humus métamorphosé,
Et autre substance encore :
Quoi ? Ils – les Homo sapiens –
Nommaient cela voici des siècles ou millénaires,
Nommaient l'autre substance du pa...
Quoi ? Du pap...